

Président du Grand Prix de Montréal

Normand Legault *au volant* d'un puissant *bolide*

par Bruno Levesque

Diplômé de la Faculté d'administration en 1978, Normand Legault met ses connaissances, son savoir-faire et son esprit d'entreprise au service d'une PME générant des revenus annuels de quelque 20 millions de dollars. Cette PME n'a cependant que peu à voir avec les milliers d'entreprises aux revenus comparables. Chaque année, elle attire près de 250 000 personnes sur l'île Notre-Dame en une toute petite fin de semaine et fait se tourner vers Montréal les yeux de 410 millions de téléspectatrices et téléspectateurs à travers le monde.

Enfant, Normand Legault accompagnait son père, grand amateur de course automobile. Adolescent, son idole était Jackie Stewart, champion de formule 1 en 1969, 1971 et 1973. Plus tard, son penchant pour la course l'a amené à sillonner tous les coins où était présentée de la course automobile et jusqu'à Toronto où se déroulait alors le Grand Prix du Canada. Il a lui-même conduit plusieurs voitures de course, notamment à l'époque où il était copropriétaire de l'École de course automobile Jim Russell.

Malgré cette passion, Normand Legault n'avait jamais cru gagner sa vie avec la course automobile. Pour lui, il s'agissait d'un simple loisir. Il ne pensait même pas qu'il fallait des gens et de nombreuses heures de travail pour organiser les courses qui l'intéressaient tant.

UNE PME TRÈS EN VUE

Maintenant à la tête du Grand Prix du Canada, course automobile qui chaque année

attire des pilotes de partout dans le monde, Normand Legault sait très exactement ce qu'il faut d'efforts pour organiser un grand prix de formule 1. Même si les pilotes n'envahissent le circuit Gilles-Villeneuve qu'une semaine par année, la PME fonctionne toute l'année, avec sa vingtaine d'employés réguliers et jusqu'à 3000 employés lors du week-end de la course.

Quelques chiffres suffisent pour comprendre que le Grand Prix du Canada n'est pas une PME comme les autres. Avec son budget de 20 millions de dollars, elle génère des retombées économiques d'environ 50 millions de dollars pour la grande région montréalaise. Près de 40 p.100 des gens qui viennent à Montréal pour assister au Grand Prix proviennent de l'extérieur du Québec, dont près du quart de l'extérieur du Canada, ce qui signifie

qu'une grande part des dépenses de ces touristes de la formule 1 constitue un apport nouveau dans l'économie de la région.

L'agenda du président est lui aussi révélateur de ce qui distingue le Grand Prix de Montréal de bien d'autres PME. Des noms tels Monaco, Londres et Paris y apparaissent plus souvent que ceux de Toronto ou de Montréal. « Par définition, la formule 1 est une organisation internationale, explique Normand Legault. Le siège social de la Fédération internationale de l'automobile est à Paris, celui de l'Association des constructeurs, la FOCA, est à Londres, les équipes viennent d'un peu partout. Les réunions de travail ont souvent lieu lors des grand prix, donc en Argentine, en Australie, à Monaco, etc. C'est le seul moment où tout le monde est au même endroit. Il est certain qu'un



PHOTO: YVES BEAULIEU



tel horaire de travail a un cachet spécial. C'est excitant... pendant les premières années. Après 20 ans, ça perd un peu de son attrait. »

La passion de Normand Legault pour la course automobile s'est elle aussi trouvée modifiée par ces 20 ans, mais il assure avoir conservé un grand intérêt pour le côté sportif de la chose. « Je serai toujours un mordu de formule 1, dit-il, même si c'est plus facile d'être passionné quand tu n'es pas à l'intérieur. »

Normand Legault était en Espagne quand Jacques Villeneuve a gagné le Championnat du monde l'an dernier. Il était très heureux quand il a vu la voiture de Michaël Schumacher enlisée dans le bac de sable puis quand Jacques Villeneuve a franchi la ligne d'arrivée. « Là où je dois demeurer parfaitement neutre, précise-t-il, c'est dans l'organisation du Grand Prix de Montréal. Il ne faut pas que je donne le moindre avantage à une équipe et Jacques Villeneuve redevient un parmi les 24 pilotes de Formule 1. »

LA ROUTE VERS LE GRAND PRIX

La route qui a conduit Normand Legault à la tête du Grand Prix du Canada est marquée au coin de la passion du sport automobile, de la compétence professionnelle et d'un peu de cette chance qui fait qu'on se retrouve au bon endroit au bon moment. Pendant qu'il était étudiant à l'Université de Sherbrooke, le jeune Normand Legault se trouve un emploi au Service de la promotion à la brasserie Labatt. À cette époque, rappelle-t-il, Labatt commanditait Gilles Villeneuve en formule Atlantique, ainsi qu'un certain nombre de courses automobile dans quelques villes du Québec. Satisfaits du travail qu'il accomplit dans ce domaine, ses patrons lui confient de plus en plus de responsabilités, si bien que l'étudiant à l'Université de Sherbrooke se retrouve responsable du dossier du sport automobile chez Labatt.

En 1978, la compagnie Labatt décide de déménager le Grand Prix du Canada à Montréal

et nomme Normand Legault responsable de la promotion et du marketing du Grand Prix de Montréal, poste qu'il a occupé pendant trois ans. Il était responsable de la vente de commandes et de la promotion de l'événement, il s'occupait de la production et de la distribution du programme, de l'album souvenir, etc. En 1981, il accède au poste de directeur général du Grand Prix, qui était à cette époque une filiale de Labatt. À 26 ans, il organise son premier grand prix.

En 1983, Normand Legault a quitté Labatt pour ouvrir sa propre agence de graphisme. Il a ensuite été associé au club de football Les Alouettes de Montréal en 1986 et en 1987, avant de revenir à la formule 1 en 1989. Celui qui est reconnu comme le patron tout-puissant de la formule 1, Bernie Ecclestone, à la fois président de la FOCA et vice-président de la Fédération internationale de l'automobile, venait d'acquiescer le Grand Prix de Montréal. Il offrait à Normand Legault de diriger l'entreprise, ce qu'il a fait jusqu'en 1996, année où il a acheté le Grand Prix du Canada. Deux grands prix ont eu lieu depuis sous la gouverne du nouveau propriétaire, deux événements couronnés de succès. Un troisième sera présenté le 7 juin 1998. Et après ? « On m'a déjà dit que je pourrais être président du club Optimiste, alors j'ai bon espoir qu'on sera encore là en 1999, estime Normand Legault. Mais il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. »

UN TOURNANT IMPORTANT

Dans le but de protéger la santé des contribuables, le gouvernement canadien a adopté, en avril dernier, une loi appelée C-71 qui vise à limiter le droit pour les marchands de tabac d'annoncer leurs produits. Telle qu'elle est rédigée aujourd'hui, cette loi pourrait avoir un double effet sur le Grand Prix du Canada, puisque son principal commanditaire est un fabricant de produits de tabac et que la moitié des voitures présentes au Grand Prix l'an dernier étaient commanditées par des marchands de cigarettes.

La loi C-71 a été accueillie avec enthousiasme par les associations de protection des droits des non-fumeurs et autres organismes voués à la promotion et à la défense de la santé. De l'autre côté, les représentants d'événements commandités par un fabricant de produits de tabac émettent des réserves, même s'ils ont bénéficié d'un moratoire de 18 mois qui se terminera en octobre 1998.

Pour sa part, Normand Legault ne veut pas être perçu comme un défenseur des compagnies de tabac. « Elles sont bien capables de se défendre elles-mêmes », croit-il. Malgré cela, le président du Grand Prix du Canada est d'opinion qu'aucun des pays où se tien-

nent les grands prix n'a une loi aussi restrictive que celle du Canada. Il estime aussi que son Grand Prix ne survivra pas à la loi telle que libellée. S'il garde espoir, c'est que le gouvernement a annoncé son intention de procéder à certains amendements à la loi pour permettre la venue des voitures de formule 1. « Le gouvernement nous a signifié dès le début qu'il n'était pas question de modifier la partie de la loi qui interdit toute commandite d'événement par les compagnies de tabac, mais il pourrait permettre aux voitures d'afficher les couleurs des commanditaires de l'écurie », explique-t-il. Si tel est le cas, Normand Legault a bon espoir de trouver un nouveau commanditaire pour le Grand Prix 1999.

VERS DE NOUVEUX HORIZONS

Pendant ce temps, le monde de la F1 poursuit sa route non seulement en améliorant ses bolides, mais aussi en faisant preuve d'un sens des affaires peu commun. Fait unique dans son histoire, la formule 1 procédera sous peu à une émission d'actions. Comme Bernie Ecclestone n'a pas l'habitude de faire les choses à moitié, il s'agira d'une émission très importante : 1,5 milliards de livres sterling d'actions émises dans les bourses de Londres, Francfort et New York, ce qui équivaut à environ 3,6 milliards de dollars canadiens. Diplômé en administration, Normand Legault voit-il là une bonne occasion d'affaires, a-t-il l'intention d'acheter de ces actions ? « Ça se pourrait », lance-t-il avec un sourire qui ne laisse aucun doute sur ses intentions. Les organisateurs de grands prix se sont d'ailleurs réservés 10 p.100 des actions émises pouvait-on lire dans les journaux.

Profitant aussi du fait que la demande pour accueillir un grand prix est de beaucoup supérieure à l'offre, le monde de la formule 1 entend bien étendre son empire vers d'autres horizons. Normand Legault détient d'ailleurs une option pour la tenue d'un grand prix en Chine, à Zuhai plus précisément. Questionné à savoir si cette option constitue une porte de sortie au cas où la tenue du Grand Prix du Canada serait remise en cause, le principal intéressé demeure évasif. « Je pourrais organiser les deux grands prix, celui de Chine et celui du Canada, mais le Grand Prix de Chine constitue aussi une alternative si je dois déménager le Grand Prix du Canada. » Si Normand Legault se fait très discret, signalant simplement que le « dossier chemine tranquillement », son collègue Bernie Ecclestone semble plus pressé. Il a annoncé récemment dans un quotidien chinois que la F1 allait s'installer à Zuhai en 1999 et peut-être même en 1998. S'il veut profiter de son option chinoise, Normand Legault devra de toute évidence faire vite.

Coordonnateur de CACTUS Montréal

Mario Bilodeau *au coeur* de la **lutte** *contre le sida*

par Bruno Levesque

La lutte contre le sida a plusieurs visages et plusieurs protagonistes. Les médecins soignent les personnes atteintes, les scientifiques cherchent de nouveaux traitements, alors que d'autres font de la prévention, veillent à ce que le moins de gens possible attrape cette maladie. Diplômé en sciences infirmières en 1984, Mario Bilodeau a opté pour cette voie. À titre de coordonnateur du Centre d'action communautaire auprès des toxicomanes utilisateurs de seringues (CACTUS) à Montréal, il intervient auprès des personnes qui font usage de drogues injectables afin de réduire la transmission du virus du sida.

On le sait, le virus du sida est transmissible par les liquides biologiques. L'utilisation de seringues constitue donc une occasion où le virus peut être transmis par le sang. De fait, on estime qu'entre 15 et 20 p.100 des usagers de drogues injectables sont séropositifs. Combien cela fait-il de monde au total ? Difficile à calculer; les estimations parlent de 15 000 héroïnomanes à Montréal et d'encore davantage d'amateurs de cocaïne par intraveineuse. Si l'on tient compte du fait qu'il arrive fréquemment qu'une même seringue serve à plus d'un usager et qu'un certain nombre de personnes qui utilisent des drogues injectables font de la prostitution, les risques de propagation sont énormes.

AU DÉPART, UN ÉCHANGE DE SERINGUES

CACTUS est situé sur la rue Sanguinet, à quelques mètres de la rue Sainte-Catherine en plein centre-ville de Montréal. À 20 h, l'organisme ouvre ses portes, pour les fermer vers 3 h, sept jours par semaine. Des intervenants sociaux ou un médecin sont là pour accueillir ceux qu'on appelle les utilisateurs

de drogues injectables (UDI). En 1996, il y a eu 37 000 visites faites à l'organisme.

À la base de l'intervention des gens de CACTUS Montréal, il y a un échange de seringues. En échange d'une seringue usagée rapportée, CACTUS remet une seringue neuve et stérile. L'organisme distribue également des condoms et quelques accessoires utiles à la préparation d'une injection à risques réduits.

CACTUS distribue près de 300 000 seringues chaque année, avec un taux de récupération de 83 p. 100. L'objectif le plus évident de cet échange de seringues est bien entendu de ralentir la propagation du sida. «Nous sommes certains que les seringues que nous récupérons n'infecteront plus personne», résume Mario Bilodeau. Et que les personnes qui utilisent des seringues neuves n'attrapent pas le sida de cette façon, aurait-il pu ajouter.

Parallèlement à cet échange de seringues, CACTUS vise une action plus globale auprès des UDI. L'organisme veut promouvoir chez eux des comportements à risques réduits pour la transmission du SIDA.

Mario Bilodeau refuse de tracer un portrait type des toxicomanes utilisateurs de seringues et de la clientèle de CACTUS. «Ces gens-là ne sont pas tous dans la rue. Certains travaillent, vivent dans un appartement. Qui sait, vous êtes peut-être un utilisateur de drogues injectables», lance-t-il pour illustrer le caractère hétérogène des personnes qui fréquentent CACTUS. Il souligne néanmoins que plusieurs UDI éprouvent une grande détresse, que certains ont perdu le contact avec leur famille et leurs amis, que d'autres vivent cachés. Il s'agit donc d'une clientèle avec qui il est difficile d'entrer en relation. C'est ce contact que permet l'échange de seringues.

«En venant échanger sa seringue, la personne a la possibilité de parler avec quelqu'un. Quand elle se rend compte qu'elle peut avoir confiance en l'intervenant de CACTUS, que tout est anonyme, qu'elle n'est pas jugée et qu'elle est même respectée, elle sera davantage portée à se confier si elle a un problème, estime Mario Bilodeau. Tranquillement, nous arrivons à créer un climat de confiance et un dialogue avec la personne. À partir de ce moment, nous pouvons espérer passer notre message et influencer son comportement .»

Le message de CACTUS est à la fois simple et complexe. Simple dans sa compréhension, et complexe dans son application quotidienne. Il est facile de comprendre qu'on élimine une très grande part des risques d'attraper ou de transmettre le sida si on utilise une seringue neuve à chaque injection et qu'on rapporte ses seringues usagées à CACTUS. Pourtant, une fois la drogue consommée, le toxicomane devient moins conscient des risques qu'il court. Dans le feu de l'action, il est plus rapide et facile d'utiliser une deuxième fois la même seringue ou encore de la prêter à quelqu'un que de retourner chez CACTUS.

Il y a aussi le fait que la consommation de drogues soit clandestine, ce qui constitue une embûche à l'adoption de comportements moins à risque. On n'a pas toujours envie ni toujours le temps de se rendre chez CACTUS afin d'obtenir du matériel propre.

En établissant ainsi un dialogue avec les UDI, CACTUS peut aussi leur donner un coup de pouce s'ils en expriment le besoin. Par exemple, CACTUS offre un service d'écoute, de support et de référence, incluant la référence en désintoxication. « En collaboration avec d'autres organismes, nous aidons les gens qui ont besoin de soins de santé ou

de l'intervention d'un travailleur social, cite Mario Bilodeau en guise d'exemple. Aussi nous pouvons référer quelqu'un qui désire aller en désintoxication vers les ressources nécessaires ou aider des gens à trouver un endroit où ils pourront manger ou coucher. »

UNE QUESTION DÉLICATE

La mission de CACTUS est de prévenir la transmission du virus du sida par l'approche de réduction des méfaits. Les grandes caractéristiques de CACTUS sont l'ouverture et le respect de sa clientèle. Les intervenants de CACTUS n'incitent jamais personne à se désintoxiquer ni à suivre quelque thérapie que ce soit. « Pour nous, à CACTUS, le problème n'est pas l'usage de drogues, c'est le sida », résume le coordonnateur du centre.

Une telle philosophie ne fait pas l'unanimité. La distribution gratuite des seringues à des toxicomanes provoque bien évidemment un questionnement et même parfois un peu d'hostilité. Certains croient qu'il peut s'agir d'un incitatif et qu'il vaudrait mieux inciter ces gens à cesser de consommer de la drogue plutôt que de leur donner du matériel pour se droguer. Mario Bilodeau sait bien qu'une partie de la population pense de cette façon et il comprend qu'il n'est pas nécessairement agréable de trouver des seringues dans un parc près de chez soi. Mais il est en même temps d'avis que ce n'est pas en camouflant de tels risques qu'ils vont être éliminés, au contraire.

Alors CACTUS Montréal participe à l'effort que plusieurs organismes mènent pour donner plus d'information à la population. Et ces efforts ne sont pas vains. CACTUS, la mission qu'il s'est donnée et la présence de sa clientèle sont de mieux en mieux comprises. « Nous avons peut-être encore 40 ans de travail avant que la situation soit parfaite, dit Mario Bilodeau, mais les choses s'améliorent. »

JAMAIS DANS UN HÔPITAL

Infirmier de formation, Mario Bilodeau n'a pas toujours travaillé à CACTUS. Il revenait d'un séjour de deux ans en Afrique



Chaque soir, afin de freiner la propagation du virus du sida, Mario Bilodeau ou un membre de la petite équipe de CACTUS installe le matériel nécessaire à la réduction des risques dans un local du CLSC des Faubourgs, rue Sanguinet à Montréal, afin de le distribuer aux consommateurs de drogues injectables.

où il avait agi comme conseiller technique en soins de santé quand il est entré au service de l'organisme en 1991. Auparavant, il avait travaillé dans un institut psychiatrique et en centre d'hébergement pour personnes âgées.

Seul point commun à tous ces postes : aucun d'eux ne comporte de présence à l'hôpital. « Je n'ai d'ailleurs jamais voulu travailler dans un hôpital, raconte l'infirmier. Ça ne m'intéressait pas de donner des injections et de n'accomplir que des tâches techniques. C'est d'ailleurs la réputation qu'avait l'Université de Sherbrooke d'axer sa formation en sciences infirmières sur la prévention et la santé communautaire qui m'avait incité à m'y inscrire. »

Maintenant devenu coordonnateur de CACTUS, Mario Bilodeau s'occupe de la gestion du centre et de la petite équipe de huit personnes qui la compose. Il est aussi associé aux travaux d'autres intervenants qui, à CACTUS, s'occupent de dossiers plus spécialisés menés auprès de clientèles particulières : les jeunes du centre-ville, les prisonniers, les femmes utilisatrices de seringues et travaillent à faire débloquer d'autres projets.

Les chemins d'une carrière sont parfois bien curieux qui amènent quelqu'un qui ne veut pas travailler dans un hôpital à devenir infirmier et quelqu'un qui ne veut pas faire d'injections à oeuvrer auprès d'une clientèle d'utilisateurs de seringues.